

1/ Attention à la présentation de ce texte. Platon n'ayant jamais été un dramaturge comme Aristophane, **il ne s'agit pas d'une comédie (pièce de théâtre comique)**, mais d'un dialogue philosophique dans lequel certaines scènes comme celle-ci sont comiques. Ne confondez pas genre et registre.

2/ Il est indispensable en I2 de résumer les épisodes précédents et de mentionner au minimum le casse-pieds, la marmite et la question de l'or, faute de quoi votre examinateur, s'il n'a pas lu *Hippias*, ne comprendra rien à ce que vous lui dites.

Pb – Montrez que ce texte est important non pas pour le brillant de la petite scène comique qu'il met en scène, mais pour le double exemple qu'il donne d'ironie socratique, une invention propre à Socrate.

I/ UN DIALOGUE QUI OSCILLE EN PERMANENCE ENTRE CONVERGENCE ET DIVERGENCE

A/ Chaque fois que Socrate obtient un résultat (une convergence), il attaque à nouveau

1/ La première réplique d'Hippias (I.1) est la conclusion de l'échange précédent. Hippias admet que la définition proposée par Socrate (le beau est ce qui convient) est en effet plus pertinente que la sienne. Dans l'expression ὁμολογήσομεν τοῦτὸ γε, le verbe exprime une convergence de vues provisoire (sens du verbe + 1ere personne du pluriel), même si la particule γε peut exprimer autant la certitude que la réticence (= en tout cas, au moins sur ce point).

2/ Mais dès que ce point est acquis, Socrate revient à la charge, en posant une nouvelle question du malotru au discours direct (πότερον... φήσει) destinée à en tirer la conséquence : si nous sommes d'accord sur cette définition, et si nous l'appliquons, pour en vérifier la pertinence, aux exemples précédents (ce qui est la manière la plus rationnelle de vérifier la validité de l'hypothèse), que devons-nous déduire du nouveau problème de la convenance de la cuiller en or (χρυσῆ κοτύνη) avec la marmite (χύτρον) ? Il va bien falloir conclure que la cuiller en bois convient mieux à la marmite, donc est plus belle que la cuiller en or, ce qui ruine une fois de plus la deuxième définition d'Hippias. Cette deuxième concession acquise : πρέπει μὲν γὰρ μάλλον (reprise du thème de la convenance πρέπει + conjonction γάρ) Socrate va pouvoir attaquer sur un nouveau plan.

Le dialogue progresse ainsi de réfutation en réfutation, et de défaite de l'interlocuteur en reconnaissance de cette défaite. La dialectique s'apparente ici à un sport de combat, que Socrate mène de bout en bout, à en juger en particulier par le nombre respectif de lignes de cet extrait : 15 pour Socrate (en tenant compte de la partie traduite en français) contre 7 pour Hippias. Mais il y parvient parce qu'il a pris la précaution de faire intervenir, au préalable, un casse-pieds anonyme.

B/ Les fonctions du dédoublement ironique de Socrate en Socrate ET en casse-pieds

1/ Ce dédoublement donne à la scène une dimension franchement comique

- parce que le malotru met à mal la démonstration d'Hippias, en s'appuyant sur ce qui vient d'être dit (ἄρτι, adverbe de temps, renvoie au développement précédent), ce qu'Hippias n'apprécie pas (**comique de caractère** : Hippias est vaniteux, n'aime pas être contredit et encore moins qu'on lui rappelle les points sur lesquels il vient d'être mis en difficulté).
- parce que ce malotru fait intervenir pour cela des exemples vulgaires dans un dialogue dont le sujet sur le Beau devrait, au goût d'Hippias, être plus relevé : il introduit du **grotesque** dans un dialogue philosophique, ce qui condamne Hippias à gérer un décalage **burlesque**.
- parce qu'Hippias ne comprend pas que l'interlocuteur anonyme n'existe pas. La fiction d'un

tiers est régulièrement entretenue par le recours à la 3eme personne (οἶον ἄνθρωπον, τίς, τις, τῷ ἀνθρώπῳ, πρὸς τὸν ἄνθρωπον) ; Hippias s'emporte contre ce malotru et y revient régulièrement, comme le pantin dans la boîte dont parle Bergson en définissant le comique comme du mécanique plaqué sur du vivant. Le lecteur, lui, s'amuse d'une **farce** dont Hippias est le dindon.

2/ Mais la fonction stratégique de ce dédoublement est essentielle. Si c'était Socrate qui en son nom propre faisait ces objections, Hippias romprait le dialogue :

- juron Ἡρόκλεις + adjectif exprimant un jugement de valeur défavorable ἀμαθής (préfixe privatif α-), phrases bien plus courtes, tendant à la stichomythie (l.6-10) : le dialogue se tend périodiquement.
- οὐ μὲντ' ἄν ἔγωγε τῷ ἀνθρώπῳ τοιαῦτα ἐρωτῶντι **διαλεγοίμην** : optatif exprimant une affirmation certes atténuée, mais un **refus réel de dialoguer**.

En introduisant un tiers dans le dialogue, Socrate canalise donc sur lui l'agressivité d'Hippias, pendant qu'il semble jouer de son côté un rôle plus conciliant :

- en faisant semblant de se ranger dans le camp d'Hippias contre le malotru (**comique de situation**) : μέρμερος πάνυ, ὀρθῶς γε. Les adverbes ont une fonction de renchérissement, de même que la particule γε, à valeur ici affirmative, pour assurer Hippias de sa totale solidarité.
- mais en revenant au sujet une fois que l'acrimonie d'Hippias s'est exprimée : ἀλλ' ὅμως τί φήσομεν ; la 1^{ère} personne du pluriel range Socrate dans le camp d'Hippias, contre le malotru : chaque fois qu'il y a risque de rupture, la fiction de l'anonyme permet de dépasser le point de blocage et de reprendre le dialogue, pour pouvoir continuer à progresser et tenter de traiter une question sérieuse, malgré le peu de dispositions d'Hippias pour cela.

II/ LE LANGAGE IRONIQUE : LE SÉRIEUX SOUS DES APPARENCES GROTESQUES

A/ La définition provisoire d'Hippias ne règle pas le problème de la relativité des exemples

1/ Le début du texte concentre tous les acquis et les réfutations des deux définitions du Beau successivement proposées par Hippias et réfutées par l'anonyme/Socrate avant notre extrait :

- le Beau, c'est une belle fille / mais non, il y a aussi de belles marmites (τὴν χύτραν, ἣν ἄρτι ἐλέγομεν, τὴν καλήν)
- le beau, c'est l'or (alors une cuiller en or est belle, χρυσῆ τορύνη) / non, le Beau c'est plutôt ce qui convient (verbe πρέπει repris quatre fois dans le texte grec : πρέπει, πρέπει (x 2), πρέπει et deux fois dans l'extrait traduit).

Regroupant logiquement tous ces acquis, Socrate les associe dans une même question posée par le malotru, en y ajoutant la notion malicieuse de *belle soupe*, ἔτνουσ καλοῦ, ce qui fait exploser Hippias. En effet l'addition de tous ces éléments produit un effet **burlesque**, qui ôte à l'entretien une bonne part du sérieux compassé qu'Hippias juge nécessaire à chacune de ses interventions. Dans le *Protagoras* de Platon, il est présenté comme une sorte de juge infailible tranchant les questions les plus difficiles *ex cathedra*. Dissserter sur les cuillers en bois dans les belles marmites de belle soupe doit lui sembler le comble de la vulgarité, et il réagit avec les préjugés de sa caste, sans comprendre que, du point de vue de la recherche de la vérité, le problème est sérieux.

2/ Car ce discours est ironique en ce sens qu'il cache un double fond : certes, l'apparence est grotesque, mais le problème philosophique soulevé reste entier.

- Alors qu'il faut chercher une définition générale, valable en tout temps, tout lieu, et susceptible de s'appliquer avec la même pertinence à chaque cas particulier (ἐκάστω, ἕκαστον), c'est-à-

dire qui parvienne à cerner le concept, l'Idée du Beau (τὸ καλόν au singulier), Socrate montre malicieusement à Hippias qu'il se débat encore au milieu d'exemples **multiples** qu'il tente de **hiérarchiser** en les **comparant** (d'où l'interrogation comparative πότερον... ἢ : dès lors qu'il y a alternative, on passe au pluriel, on est encore loin d'un concept unique). Le critère d'Hippias est esthétique (l'or est plus beau – plus brillant, plus noble – que le bois), mais s'il admet qu'une définition portant sur la convenance est plus adéquate, il doit admettre aussi qu'un critère fonctionnel puisse être aussi pertinent. Sur le plan de l'utilité, une cuiller en bois est plus « belle » qu'une cuiller en or.

- Dans tous les cas, on ne quitte pas le champ du multiple, du matériel et de la sensation. Sa hiérarchie des sens fait privilégier ce qui flatte la vue à notre sophiste esthète, mais le malotru lui rétorque qu'on peut préférer l'odorat et le goût dans la vie quotidienne : on peut considérer qu'une soupe est « belle » (ἔτνουσ καλοῦ), c'est affaire de circonstances. Sous l'apparence grotesque, l'objection est censée : la définition pour l'instant n'a rien d'absolu, puisqu'elle dépend littéralement des goûts et des couleurs, elle n'est donc pas « belle » elle non plus, puisqu'elle ne convient pas à chaque objet d'étude.

B/ La définition provisoire d'Hippias ne règle pas non plus le problème de l'apparence et de la réalité

La deuxième attaque de Socrate est encore plus subtile et ironique. Socrate rebondit en effet sur la remarque méprisante d'Hippias qui refuserait de s'abaisser à dialoguer avec un malotru pareil : ἀμαθής, μέμμερος, οὐ τῷ ἀνθρώπῳ τοιαῦτα ἐρωτῶντι διαλεγοίμην. En lui renvoyant son petit compliment, Socrate réussit alors un prodige de discours à double fond.

- Sa petite tirade finale (l.13-16) se calque exactement sur la réplique d'Hippias (l.12-13) : elle reprend formellement la série des particules μὲν γάρ et le thème πρέπει/πρέποι. Elle reprend aussi l'opposition οὐ μὲντ' ἄν ἔγωγε / ἀλλ' ἐμοί, et répond au τῷ ἀνθρώπῳ τοιαῦτα ἐρωτῶντι par πρὸς τὸν ἄνθρωπον. Elle semble donc renchérir point par point, en commençant par l'adverbe ὀρθῶς.
- En apparence, le discours est particulièrement suave et élogieux, puisqu'il complimente Hippias sur ses vêtements (ἀμπεχομένῳ), ses chaussures (ὑποδεδεμένῳ) et sa réputation (εὐδοκιμοῦντι : préfixe valorisant). Le rythme ample, ternaire et en gradation **parodie un discours épideictique**, avec un élargissement du champ d'admiration à tous les Grecs (ἐν πᾶσι τοῖς Ἑλλήσιν). L'adverbe οὕτως crée un effet d'insistance, de même que la répétition de l'adverbe καλῶς. L'**éloge dégoulinant** est destiné, comme précédemment, à verser un peu de baume au cœur d'Hippias, qui s'agace d'être régulièrement mis en situation d'être réfuté par un grossier personnage qu'il ne connaît même pas.
- Cependant le discours de Socrate est aussi très sérieux. La reprise ironique du verbe πρέπει et des adverbes καλῶς doit nous alerter sur le fait que depuis le début du texte, et malgré les interruptions d'Hippias, Socrate n'a pas perdu le fil et continue en fait sa réflexion philosophique, **au détriment d'Hippias qui sert cette fois lui-même d'exemple**. Hippias est en effet conforme à la norme grecque de l'élégance vestimentaire, et la beauté de son discours est conforme aux critères de la sagesse (ou plutôt du savoir) chez tous les Grecs : si on s'en tient à la définition de conformité à une norme, Hippias doit donc être considéré comme « beau ». Et le malotru, qui ne s'intéresse qu'à son estomac et aux vils appétits matériels, doit être considéré comme un rustre infréquentable dont il faut se garder d'être souillé (ἀναπίμπλασθαί). Mais ces critères méprisants sont bien relatifs et ne dépendent que des convenances et de la loi de la masse : contre tous les Grecs, Socrate et son ami le malotru sont des personnages laids et grotesques. Mais les apparences sont-elles la réalité ? N'y a-t-il de beauté qu'extérieure ? Et s'il y avait une beauté intérieure, qui consiste, par exemple, à chercher

la vérité quand on ne se satisfait pas de telle ou telle définition inadéquate et superficielle de la Beauté ? Ne serait-ce pas cela, la vraie sagesse (σοφία) ? Certes, Socrate ne dit pas tout cela dans son compliment à Hippias, mais le lecteur du dialogue, lui, est évidemment placé par le narrateur en situation de rire de la vanité d'Hippias, caricaturé de manière outrancière pour sa vanité et sa bêtise : la comédie met les rieurs du côté de Socrate, dont l'intelligence et l'esprit sautent aux yeux. Et la hiérarchie d'Hippias, qui classe les gens en bien élevés ou mal élevés, bien ou mal habillés, comme Socrate lui demande ironiquement de classer les cuillères, apparaît alors comme le comble de la superficialité et de la sottise.

Derrière le brillant d'une scène comique parfois très amusante, ce texte est donc capital car il permet de comprendre ce qui fait l'essentiel de l'ironie socratique : une série de dédoublements constituant une stratégie de prise au piège destinée à débusquer les à peu-près, les préjugés, les assurances vaines. L'ironie socratique est une stratégie très fine de dérivation de l'agressivité de l'interlocuteur mis en difficulté vers une cible d'autant plus inatteignable qu'elle n'existe pas ; mais c'est surtout l'art d'utiliser le propre discours d'autrui pour lui faire prendre conscience de la discréditation entre apparence et réalité, erreur dogmatique et recherche de la vérité, et par suite insinuer du doute dans la belle assurance.

Dans le cas d'un interlocuteur aussi obtus qu'Hippias, seul le lecteur peut jouer avec Socrate, et s'amuser avec lui d'une sottise aussi contente d'elle-même. Mais quand les interlocuteurs sont plus fins, la fonction de cette ironie socratique est de les mettre, au terme du dialogue, en face de leurs propres contradictions : s'ils les admettent, ils auront progressé sur la voie de la vérité (cf document sur le poisson-torpille dans le *Ménon*). La maïeutique de Socrate n'est pas agressive, en dépit des apparences, elle est pédagogique : elle est destinée à faire prendre conscience à chacun des failles de ses certitudes. Mais quand l'élève est aussi mal disposé qu'Hippias à saisir les subtilités du second degré, il ne reste plus que la comédie.